Martine de Rabaudy

Électrochocs

récit

Flammarion

Extrait de la publication

Électrochocs

Martine de Rabaudy

« Avec les années cahin-caha, je m'étais habituée aux embardées de cette femme, dépressive permanente et mère intermittente. Jusqu'au jour où elle voulut m'étrangler. Ses nerfs craquèrent. Pas mes cartilages. Se méfiant d'elle-même, elle m'avait fabriquée en dur. J'avais dix ans, je voyais mon enfance chavirer. »

Il faudra à la petite fille attendre l'âge adulte pour découvrir que cette tentative de meurtre maquillait une tentative d'amour. Un amour dévoyé par la psychose maniaco-dépressive qui cannibalisait sa mère. Pour comprendre cette maladie soignée dans des cliniques psychiatriques à coup d'électrochocs, l'auteur part à la recherche d'autres parmi ces malheureux élus que furent Virginia Woolf, Louis Althusser, Sylvia Plath, ou encore Winston Churchill. Des compagnons de route qui lui permettront d'apprendre à résister sans se dérober, à accepter sans capituler face à un ennemi qui dévasta son enfance. Jusqu'au bout elle s'acharnera à ramener vers la rive cette mère candidate récidiviste à la noyade.

Une écriture tenue sanglée par l'humour fait de ce récit non un traité du désespoir mais un hymne à la vie.

Martine de Rabaudy est journaliste et essayiste. Elle a publié des Conversations avec Françoise Giroud, des Entretiens avec Jean Daniel et un essai sur l'écrivain Bernard Frank.

12-II N Collection de l'auteur

Flammarion

Extrait de la publication

Électrochocs

Extrait de la publication

Du même auteur

Une saison avec Bernard Frank, Flammarion, 2010.

Entretiens avec Jean Daniel, *Cet étranger qui me ressemble*, Grasset, 2004 ; Folio, 2006.

Conversations avec Françoise Giroud, *Profession journaliste*, Hachette, 2001 ; Le Livre de poche, 2003.

Martine de Rabaudy

Électrochocs

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7736-6

Extrait de la publication

À Philippe, mon frère.

Extrait de la publication

Sur la folie, l'enfant n'a pas d'avis.
« Je ne sais pas sur la folie. »

Marguerite Duras,
L'Amant de la Chine du Nord

Extrait de la publication

Au départ, pourtant, entre ma mère et moi le courant passait…

Des séries d'électrochocs, tout au long de sa grossesse, nous y avaient beaucoup aidées.

En 1946, pour ce que j'en ai su, y compris dans la clinique Les Pages au Vésinet, dirigée par un certain docteur Casalis, virtuose de cette pratique encore expérimentale, les séances plus proches de la barbarie que de la thérapie s'effectuaient sans anesthésie. Et le malade sanglé, tel un condamné à mort sur la chaise électrique, avait intérêt à avoir les os et les dents solides s'il ne voulait pas les voir brisés par les décharges d'un voltage parfois capricieux.

Mais, dans notre cas, il n'existait aucune alternative. Les praticiens-électriciens qui devaient éradiquer les tendances suicidaires de la mère pour sauver l'enfant considéraient les psychotropes trop dangereux pour le développement normal du fœtus.

Longtemps, je me suis interrogée sur la nécessité de mener à terme un bébé pour le jeter dans un

Extrait de la publication

monde que sa mère s'acharnerait, toute son existence, à déserter. Dans sa détresse, elle oubliait que j'étais le dégât collatéral de sa lutte à mort contre la vie.

À peine poussé mon premier cri de nourrisson, mon sort s'aggrava. Mauvaise pioche : j'étais une fille dans une famille qui n'en manquait pas. « Encore une pisseuse ! » commenta mon grand-père maternel, dépité et furieux qu'on l'eût réveillé en pleine nuit par une nouvelle qui pouvait attendre le matin. Pour mon père je n'étais qu'une déception, pour ma mère, pire : un échec. À nouveau, elle disjoncta et on dut la rebrancher.

Trois ans après ma naissance, mon frère viendrait redorer le blason et sauver le patronyme. Je n'ai jamais saisi la vanité de ces familles à vouloir obstinément se hisser en matière d'héritier à hauteur des dynasties régnantes pour assurer leur lignée. D'autant que nous sortions d'une guerre où mon père était resté cinq ans prisonnier et je ne voyais pas l'urgence, à peine libéré, de fournir encore un soldat à la suivante.

Toutefois, cette seconde maternité rédemptrice provoqua chez ma mère l'effet d'électrochocs, plus performants que ceux de ses cliniques. Elle retrouva l'envie de vivre. Un certain temps.

En principe, avec mon frère et mes parents, nous étions quatre. C'était sans compter une cinquième personne qui occupait une place omniprésente, la PMD de ma mère ou psychose maniaco-dépressive

Extrait de la publication

selon son nom médical. À l'époque on disait « dépression nerveuse ». Aujourd'hui, on appelle ses victimes « bipolaires ». Ce sont des êtres à double face comme les pièces de monnaie. Qu'on les joue à pile – manie –, ou face – dépression –, on est perdant à tous les coups. Ma mère offrait cette singularité de présenter deux personnalités pour le prix d'une. Mais ce prix était exorbitant. On la soignait avec des médicaments qui ne la guérissaient pas.

Bien que certifiée non contagieuse, cette maladie atteignait les plus vulnérables de l'entourage.

À l'âge des roudoudous et des carambars, j'étais incollable sur le Librium, le Valium, le Largactil, le Dogmatil, l'arsenal de pilules qui la droguaient, puissants désherbants chargés de détruire ce qu'elle nommait ses idées noires. Pour la petite fille que j'étais, la phase maniaque me terrorisait avec ses hurlements, ses rires volcaniques, son agitation frénétique et ses accès de violence où les coups pleuvaient. Je redoutais en particulier ceux qu'elle distribuait avec les ceintures de mon père quand, dans sa confusion, elle frappait côté boucle. Je préférais les lanières cinglantes du martinet, un objet dernier cri acheté par mon père pour me mater. Chaque repas était le théâtre de scènes terribles pour une remarque de mon père, un mot de trop de mon frère ou de moi. Dans une orgie de cris et de larmes, elle se levait avec une brusquerie qui mettait à bas sa chaise, saisissait son assiette et

Extrait de la publication

fuyait s'enfermer à la cuisine en claquant la porte à faire trembler les murs, nous laissant devant les nôtres vitrifiés, une boule au fond de la gorge, privés d'appétit. Chez nous, à table, il n'y avait pas que les rôtis de saignants…

Cette phase d'excitation incontrôlable ouvrait la voie à l'épisode dit mélancolique qui, lui, me déchirait. Je la voyais sombrer, gisant dans l'obscurité de sa chambre d'où elle n'émergeait plus pendant des jours. Traits en berne, regard de nulle part, voix atone, elle cessait alors de s'alimenter, de se laver, et ne réagissait plus autrement que par des gémissements dus à des crises d'angoisse suivies de crises de larmes. En proie à des hallucinations, elle voyait les images de son passé le plus douloureux défiler en continu. C'était, disait-elle, son *cinéma*. Il l'épuisait, lui interdisant tout sommeil. Aux désordres psychiques s'ajoutaient les débâcles physiologiques, nausées, diarrhées, hémorragies, comme si la vie fuyait par toutes les issues ce corps perturbé par un esprit en perdition. À ce stade, on la transportait vers une maison de santé, autrement dit l'un des asiles psychiatriques de la région parisienne. Souvent à la limite extrême.

Mon père ne décidait de son hospitalisation qu'en ultime recours, ce qui avait pour conséquence d'augmenter la durée de l'internement et le nombre des électrochocs qui l'extrairaient de son gouffre. Adulte, j'entrais en perpétuel conflit avec lui sur ce temps perdu, car une fois sur le toboggan

Extrait de la publication

rien ni personne ne pouvait empêcher sa glissade jusqu'au bas de la pente.

« Je préfère la garder malade à la maison plutôt que de la savoir à l'hôpital » m'avait-il dit une fois où je l'emmenais, contre sa volonté, à la Pitié-Salpêtrière. Si sa réaction m'indignait, j'admettais qu'elle était l'expression de sa propre souffrance. Jusqu'au bout, tout nous a opposées dans la compréhension de cette maladie. Jusqu'au bout, il prétendit la connaître mieux que quiconque, mieux que les psychiatres, ses bêtes noires, qu'il tenait pour responsables de sa dégradation, les accusant de l'utiliser comme cobaye. Cette maladie était son ennemi déclaré, son combat personnel, et il entendait le mener et le gagner seul contre tous, sans toutefois en posséder les armes. Cette attitude envenimait la situation et aggravait l'état déjà pitoyable de ma mère, enjeu des conflits entre son mari et le corps médical.

Une fois qu'elle était mise à l'isolement, nous attendions le signal des visites pendant plusieurs semaines. Ce qui me permettait, comme à elle là-bas où je la savais en sécurité, de l'être aussi. Puis venait l'autorisation d'aller la voir à ladite maison de santé. On l'internait ici ou là, selon la disponibilité des établissements. Toujours d'imposantes demeures au milieu de jardins aux gazons (eux aussi !) soignés et aux massifs colorés. Ainsi, ai-je joué toute mon enfance plus souvent dans des jardins de fous, que dans des jardins d'enfants.

Après que nous l'avions embrassée, rassurés de constater que les traits de son visage avaient repris leur place et, qu'elle souriait à nouveau, les infirmières nous expédiaient dehors avec mon frère pour que nous profitions, comme elles disaient, du jardin. En réalité pour que nous ne la fatiguions pas. Nous disposions ainsi les dimanches de résidences secondaires variées : la clinique Les Pages au Vésinet, celle de Ville-d'Avray, adepte des cures de sommeil, plus rarement celle de Saint-Mandé, plus couramment le Château à Garches. Enfin, elle résida une année complète au pavillon Pinel, le service psychiatrique de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, souvenance de saisons en enfer, et en dernier lieu, à peu près autant de mois, dans la pimpante clinique Bellevue de Meudon. Mais pour ces deux adresses, j'avais dépassé l'âge des bacs à sable et compris la différence entre l'hôpital public et la clinique privée.

L'hôpital acceptait des patients, ce qui impliquait pour leurs proches en quête d'informations de l'être aussi, patients… Car saisir au vol un psychiatre dans le couloir d'un service relevait de la course sur un quai de gare pour attraper un train en marche. Si l'on réussissait cette performance, fixant le cadran de sa montre, l'homme de l'art vous accordait deux minutes de propos oiseux. La clinique, elle, traitait ses patients en clients et les médecins s'appliquaient à répondre à vos questions avec courtoisie et vous communiquaient sans

Extrait de la publication

détour leurs diagnostics et leurs pronostics sur *votre* malade. Privilège pour le malade de la clinique sur celui de l'hôpital : ne jamais se retrouver nez à nez avec la machine infernale. Cet engin électrique terrorisait ma mère. Ni vu ni connu, à la clinique, l'infirmier attentionné l'entreposait dans le couloir et ne l'introduisait qu'après l'anesthésie. Différence d'importance, à la fin du séjour, le montant de la facture, selon qu'on était un patient public ou un client privé…

À force de hanter ces lieux, j'aurais pu établir un guide étoilé des cliniques avec comparatifs de tarifs, accueil, modalités de traitements, qualité des personnels soignants, confort des chambres… Un vrai Michelin de la psychiatrie ! Ou encore rédiger dans la collection des *Dictionnaire amoureux*, un *Dictionnaire amoureux de la mélancolie…*

Petite fille, mon jardin préféré restait celui de Garches. Par la fréquence de mes visites, j'étais devenue familière de quelques « longs séjours », ces malades qui passaient là plus de temps que chez eux, ou n'y retournaient jamais et que leurs familles finissaient par oublier…

Une année fructueuse en internements pour ma mère, je repérai une dame sans âge, plongée dans une solitude sans fond, vêtue de blanc quelle que soit la saison. L'hiver, elle soliloquait en déambulant dans les allées du parc, emmitouflée dans un châle en mohair virginal. L'été, assise sur un banc, qu'elle recouvrait d'un drap immaculé, à l'écart,

elle égrenait un chapelet en nacre. Un jour j'osai l'approcher et lui demander avec l'audace de l'enfance : « Pourquoi priez-vous ? » Sans frayeur, ni recul, elle répondit sur le ton de la confidence : « Pour que Dieu nettoie toute la saleté qui est en moi et autour de moi. »

Elle disait s'appeler Blanche, son prénom réel était Louise, mais si un infirmier ou un médecin l'employait, elle n'y répondait pas… Blanche n'absorbait que des aliments blancs, sinon elle jeûnait. Ce qui provoquait certaines complications en cuisine et dans son organisme assailli par un eczéma récurrent, conséquence de sa surconsommation de produits lactés, m'avait précisé ma mère. Sans espoir de guérison, Blanche était là, un être stationnaire sur lequel le temps n'avait plus de prise. Cette attente de ne plus rien attendre lui conférait une sorte d'éternité qui adoucissait mes tourments. J'aimais les longues heures auprès d'elle.

Tous n'étaient pas aussi placides. Je me souviens de Matthieu l'arpenteur, qui, regard au sol, à lourdes enjambées, parcourait des kilomètres par jour, sans la moindre défaillance, en répétant cette obsessionnelle question : « Combien y a-t-il de personnes dans mon sandwich ? »

À l'écart du bâtiment principal, une annexe en brique, aux fenêtres barricadées de barreaux, autrefois sans doute les communs, était réservée aux

Extrait de la publication

malades déclarés difficiles. Les infirmiers l'appelaient le pavillon des agités.

Une fois, après l'une de ses TS (tentatives de suicide), je retrouvai ma mère séquestrée là. En réalité, les agités, en dehors de leurs crises, n'étaient guère plus dangereux que les autres, matraqués par des psychotropes, prostrés dans leur chambre, aux murs souvent capitonnés, afin qu'ils ne se fracassent pas le crâne contre leurs parois au cours de bouffées délirantes. Plus encore que cette réserve de prisonniers, ce fut le décor qui m'impressionna. J'avais franchi la frontière du monde parallèle de la folie…

Les poignées des portes et des fenêtres avaient été démontées, les robinets des lavabos et des baignoires cadenassés, les miroirs supprimés pour que les schizophrènes n'emboutissent pas leur image en fonçant dedans ou ne les brisent pour se trancher les veines. Dans cette atmosphère carcérale le silence n'était vrillé que par des cris gutturaux, car les agités ne parlaient pas. Ils se taisaient ou ils gueulaient. On confisquait les lacets, on fouillait les trousses de toilette pour subtiliser limes, ciseaux, pinces à ongles et à épiler. Tout matériel opérant pour les candidats au suicide.

La découvrir ainsi recluse et recroquevillée dans une cellule de force me fut insoutenable. En la quittant, j'eus le sentiment de l'abandonner à un univers qui l'engloutirait plus qu'il ne la sauverait. Toute la semaine, mes pensées ne purent se

détacher d'elle et je priais pour la retrouver, le dimanche suivant, dans une des chambres du Château, où, à l'exception du pied métallique à roulettes, destiné aux perfusions d'Anafranil, dernier-né de la famille des antidépresseurs, j'aurais pu la croire à l'hôtel…

Avec les années, cahin-caha, je m'étais habituée aux embardées de cette femme, dépressive permanente et mère intermittente. Jusqu'au jour où un coup de mère plus déchaîné faillit me faire couler.

Elle voulut m'étrangler.

Ses nerfs craquèrent. Pas mes cartilages. Se méfiant d'elle-même, elle m'avait fabriquée en dur. Décision fut prise de m'arracher à ses mains.

Elle repartit dans l'un de ses châteaux de fous, et l'on me conduisit, comme on se précipitait aux urgences, en pension. J'avais dix ans, je voyais mon enfance, frêle embarcation, chavirer.

Cap au pire.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000457.N001
Dépôt légal : février 2012

Extrait de la publication